

La ville au cœur de la nation : l'utilisation du passé dans l'élaboration de l'identité urbaine

Harold Bérubé

Volume 30, numéro 2, march 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1015904ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1015904ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (imprimé)

1918-5138 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bérubé, H. (2002). La ville au cœur de la nation : l'utilisation du passé dans l'élaboration de l'identité urbaine. *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 30(2), 16–27. <https://doi.org/10.7202/1015904ar>

Résumé de l'article

Les cérémonies commémoratives entourant le centenaire de l'incorporation de Toronto (1934) et le tricentenaire de la fondation de Montréal (1942) sont l'occasion d'élaborer des discours qui témoignent de l'importance de l'expérience urbaine dans l'élaboration et la transformation des identités nationales au 20^e siècle. Le rabbin Maurice N. Eisendrath et l'abbé Lionel Groulx prononcent, à quelques années d'intervalle, des communications qui mettent le passé au service du présent et de l'avenir, dans le but de faire la promotion d'une identité urbaine, garante de l'épanouissement de leur nation respective. Au-delà des divergences entre les hommes et leurs idéologies, des points de convergence fondamentaux apparaissent. Ainsi, tous deux utilisent des stratégies discursives analogues, dans le but ultime de lier un présent incertain à un passé « fort », pour forger et renforcer l'identité collective, tant urbaine que nationale.

La ville au cœur de la nation : l'utilisation du passé dans l'élaboration de l'identité urbaine¹

Harold Bérubé

Résumé

Les cérémonies commémoratives entourant le centenaire de l'incorporation de Toronto (1934) et le tricentenaire de la fondation de Montréal (1942) sont l'occasion d'élaborer des discours qui témoignent de l'importance de l'expérience urbaine dans l'élaboration et la transformation des identités nationales au 20^e siècle. Le rabbin Maurice N. Eisendrath et l'abbé Lionel Groulx prononcent, à quelques années d'intervalle, des communications qui mettent le passé au service du présent et de l'avenir, dans le but de faire la promotion d'une identité urbaine, garante de l'épanouissement de leur nation respective. Au delà des divergences entre les hommes et leurs idéologies, des points de convergence fondamentaux apparaissent. Ainsi, tous deux utilisent des stratégies discursives analogues, dans le but ultime de lier un présent incertain à un passé « fort », pour forger et renforcer l'identité collective, tant urbaine que nationale.

Summary

The commemorative ceremonies surrounding the 100th anniversary of Toronto's incorporation in 1934 and the tercentenary of Montreal's foundation in 1942 were opportune moments to produce discourses which underline the importance of the urban experience in the creation and the transformation of national identities during the 20th century. A rabbi, Maurice N. Eisendrath, and an abbé, Lionel Groulx, broadcast, within a few years, speeches which put the past at the service of the present and of the future, with the goal of promoting an urban identity as guarantee of the flourishing of their respective nations. Beyond important differences between the two men and their ideologies, fundamental similarities appear upon analyzing them : both use similar discursive strategies, with the ultimate goal of linking an uncertain present to a stronger past, to create and reinforce the collective identity, as much urban as national.

Milieu de vie de la majorité des habitants du monde occidental, la ville n'a pas, au cours du 20^e siècle, occupé dans l'imaginaire collectif la même importance identitaire que l'État-nation. Elle a toutefois généré, à travers les discours, les cérémonies, les fêtes et les autres moments forts qui ponctuent la vie en milieu urbain une structure idéologique et identitaire complexe dont il ne faudrait pas sous-estimer la vigueur, d'autant plus que dans le contexte actuel ce milieu pourrait bien devenir un des successeurs de l'État-nation au titre de vecteur identitaire principal du monde occidental.

Par l'intermédiaire d'une analyse comparative de deux sources, rattachées respectivement aux célébrations commémoratives du centenaire de l'incorporation de la ville de Toronto en 1934

et à celles du tricentenaire de la fondation *héroïque* de Montréal par Maisonneuve en 1942, et du contexte dans lequel elles ont été produites, nous souhaitons mettre en lumière les mécanismes de cette utilisation du passé dans la transformation et la promotion de l'identité urbaine. Nous verrons comment, au-delà des différences nationales, culturelles ou idéologiques, le modèle narratif utilisé par les auteurs de ces discours est, à quelques nuances près, le même. La singularité de chacun des discours est surtout le résultat du contexte dans lequel ils ont été produits et du passé à partir duquel on a constitué un récit utilisable.

Nous aborderons tout d'abord quelques-uns des postulats théoriques qui sous-tendent notre analyse, puis le contexte de production et de distribution des deux sources : « Toronto's Centennial : Looking Backward », la retranscription d'un discours du rabbin Maurice N. Eisendrath² et « Ville-Marie : Joyau de l'Histoire coloniale », retranscription d'une allocution de l'abbé Lionel Groulx³. Cette mise en contexte nous éclairera tant sur le contenu que sur la portée de ces sources, le discours identitaire devant être représentatif et diffusé pour être efficace et pertinent. Nous procéderons ensuite à un résumé critique de leur contenu et à une analyse des thématiques qui y sont abordées. Nous verrons ces deux auteurs faire appel au passé pour traiter de la communauté urbaine à laquelle ils se rattachent, mais à travers la lentille déformante de leur idéologie. Au-delà de différences apparemment insurmontables, leurs discours se rejoignent pourtant en plusieurs points, tant en ce qui concerne la structure que les buts visés et les moyens utilisés pour les atteindre. En résumé, s'il y a divergence sur le fond, il y a convergence sur la forme.

Un passé utilisable

Le passé constitue la matière première de prédilection dans l'élaboration de discours et de cadres identitaires. Nous ne tenterons pas ici de définir de manière détaillée le concept d'identité, exercice qui a déjà été fréquemment tenté par le passé. Largement, l'identité constitue l'interface ou le lien entre la réalité subjective (la manière dont nous nous percevons individuellement ou collectivement) et la réalité objective (le monde dans lequel nous évoluons)⁴. Dans ce cadre, le discours identitaire sur les collectivités « tente de caractériser les traits de similitude existants, entre les membres d'un collectif dont on cherche à prouver l'existence, et de montrer la continuité et la spécificité de ces traits »⁵.

Le passé accorde ainsi au groupe la légitimité de la longue durée. Néanmoins, il ne représente pas une réalité fixe ou définie une fois pour toutes. Interprété par l'entremise de la mémoire, que nous définirons ici comme englobant tous les modes d'appréhension du passé, il est presque infiniment malléable. Le discours historique, même portant sur un personnage ou un événement qui ne semble plus avoir de secrets, est constamment réinventé et renouvelé à la lumière des valeurs changeantes du présent et d'une vision toujours plus large du passé. Évidemment, tout n'est pas permis au cours de ce processus : puisque les faits en tant que tels changent rarement,

c'est l'éclairage qu'on leur donne et la manière dont ils sont organisés les uns par rapport aux autres qui sont modifiés. À l'aide de différents procédés, dont l'approbation et la reconnaissance de leurs pairs, les membres de la communauté historique parviennent à donner un caractère vérifiable et globalement valable aux conclusions auxquelles ils arrivent au cours de leurs recherches. Les individus qui font usage du passé à des fins de formation et de transformation de l'identité n'ont pas à faire face à des contraintes aussi sévères. Il y a bien entendu une limite aux transformations et aux relectures qu'ils peuvent, eux aussi, imposer au passé à travers discours et célébrations commémoratives, mais ils bénéficient d'une marge de manœuvre plus grande et, généralement, l'utilisent. En bref, le passé est un matériau malléable.

Ce préambule nous amène à considérer la question du *usable past*⁶. Puisque la mémoire peut être transformée, que ce soit à la lumière de nouvelles valeurs, de nouvelles problématiques ou par une présentation sélective des faits, et que les producteurs de discours identitaires doivent répondre à des réalités sociales changeantes, le passé auquel ils se réfèrent doit être traité de façon à être utilisable. Nous entendons par là qu'il sera présenté de manière à transmettre les leçons, les symboles ou, plus largement, les valeurs appropriées à la défense ou au renforcement des intérêts de l'individu ou du groupe qui en fait usage. C'est cet ensemble de valeurs et la manière dont elles sont présentées et légitimées qui constituent le corps de l'identité collective : continuité et spécificité. Ce « traitement » du passé implique la nécessité d'un choix quant aux aspects qui seront couverts. Par exemple, certains événements confirmant ou légitimant le cadre identitaire qu'on souhaite promouvoir à un moment donné seront mis en évidence; puis, alors que la situation évolue et que les enjeux auxquels ce même individu ou groupe doit faire face changent, le discours changera, laissant peut-être de côté ces mêmes éléments du passé qui étaient à un moment célébrés au profit d'un « nouveau passé », maintenant plus utile. Générer ce récit utilisable ne signifie pas nécessairement qu'il y ait falsification – même si la chose arrive – mais tout simplement qu'il y a choix quant au passé utilisé et quant à l'éclairage qui lui est donné. Ce choix n'est d'ailleurs pas étranger à celui que doit éventuellement s'imposer l'historien lorsqu'il étudie le passé et synthétise les connaissances qu'il en a retirées. Malgré la méthodologie, les précautions et les préventions, l'historien participe à l'exercice à sa manière. Comme nous le verrons, le passé offre certains matériaux, certains outils qui peuvent être utilisés à différentes fins, mais l'inventaire disponible est limité et implique des contraintes.

Un grand nombre d'études se sont penchées sur cette utilisation sélective du passé à des fins de légitimation identitaire ou idéologique. Mentionnons au passage les travaux de Pierre Nora et d'Eric Hobsbawm, qui nous semblent essentiels à la compréhension du développement de ce champ d'étude historique relativement récent; soulignons également le retard important de la discipline historique à ce sujet par rapport aux sciences humaines, et particulièrement à l'anthropologie culturelle, qui ont fait plus qu'ouvrir la voie en direction d'une meilleure compréhension de la formation de la mémoire collective et de l'identité⁷. L'optique utilisée par les historiens et les

chercheurs des sciences sociales diffère sur plusieurs points, mais oscille généralement entre deux extrêmes. D'un côté, les différentes identités et les discours leur étant liés sont perçus comme autant de mécanismes de contrôle social et culturel déployés et utilisés en grande partie par les élites à l'intention d'une masse passive. Très matérialiste, cette perspective, que Saulnier qualifie de « misérabiliste »⁸, réduit l'identité et les idées à un simple stratagème utilisé au profit d'une réalité socioéconomique obéissant à ses propres règles. À l'autre extrême, on retrouve une vision axée sur l'idée qu'identités et représentations donnent à celui qui les observe le reflet parfait – et fiable – d'une réalité culturelle ou sociale. Cette perspective est qualifiée de « populiste » par Saulnier⁹. Dans ce cas, un relativisme poussé ou une empathie excessive pour les individus ou groupes étudiés amène le chercheur à accepter sans les questionner l'identité, la mémoire et les discours leur étant liés. Il y a bien sûr des nuances à apporter à ce tableau qui ne rend pas nécessairement justice aux travaux de qualité qu'a engendrés ce champ de recherche¹⁰. Il est toutefois indéniable qu'une part considérable de la production historique sur l'identité s'est tournée vers la vision « misérabiliste ». Tout ceci pour dire que nous ne voulons pas, par une étude des stratégies discursives utilisant le passé à des fins identitaires, réduire ces discours à de simples éléments d'une stratégie d'encadrement des masses. Si nous étudions ces discours avec un accent sur la forme, nous ne négligerons pas d'observer les idées qu'ils contiennent et veulent transmettre¹¹.

Contexte et diffusion

Notre analyse serait au mieux fragile sans une bonne compréhension du contexte dans lequel les discours que nous analysons ont été prononcés. De même, nous ne pourrions aller de l'avant sans explorer sommairement les biographies de leurs auteurs et sans effleurer la question de l'impact et de la diffusion de ces discours.

Il est difficile et, dans une certaine mesure impossible, de déterminer avec exactitude l'impact ou la représentativité d'un discours ou de quelque élément idéologique que ce soit sur une population donnée. Même si on peut démontrer clairement qu'un grand nombre d'individus est exposé à un message, évaluer avec exactitude l'impact qu'a celui-ci sur l'assistance est problématique. Qui a bien écouté, bien compris le sens du message? Différents types d'auditeurs vont interpréter le message d'après des critères qui varient infiniment selon les groupes et les individus qui les constituent¹². On peut bien entendu se fier à certains indicateurs pour évaluer, bien approximativement, l'impact d'un message, mais ils doivent être utilisés avec prudence et en reconnaissant leurs limites. Par exemple, la simple étude quantitative du tirage de journaux pourra donner une certaine image du paysage idéologique, mais sans une analyse détaillée du contenu de ces journaux, de la composition et de l'influence de son lectorat, cette image sera grandement déformée et en fin de compte erronée¹³. Ceci dit, notre but ici est de démontrer que les discours étudiés représentent des projets de société ou des cadres identitaires offerts à un large auditoire dans un langage et avec l'utilisation de valeurs qui, sans néces-

sairement être le reflet fidèle des aspirations populaires, ont une résonance indéniable auprès de cet auditoire.

Lorsque, le 4 mars 1934, le rabbin Maurice N. Eisendrath prend la parole à la synagogue *Holy Blossom* de Toronto et sur les ondes de CFRB pour parler à ses auditeurs du centenaire de l'incorporation de leur cité, le Canada se trouve aux prises avec la crise économique la plus importante du siècle. Il a fallu un certain temps à la population en général et aux économistes et politiciens en particulier pour bien mesurer l'ampleur de la crise qui débute en 1929. Cinq ans plus tard, il est clair qu'on a affaire à un phénomène qui n'est pas que passager ou cyclique.

Au plus fort de la crise, durant l'hiver 1933, plus du tiers de la population active du Canada est touché par le chômage. Entre le début de la crise et 1934, le revenu de l'Ontarien moyen chute de près de la moitié. Au-delà de ces données, qui nous renseignent sur l'impact matériel de la Crise, il y a l'évolution des mentalités : effritement de la confiance de la population envers les institutions politiques et économiques, augmentation de l'agitation et radicalisation politiques, xénophobie¹⁴. Le gouvernement municipal est en grande partie chargé de veiller à la gestion de la pauvreté et du chômage engendrés par le ralentissement économique. Par conséquent, la plupart des municipalités ontariennes sont menées à la banqueroute par le poids de la charge et le caractère limité des ressources qu'elles peuvent y consacrer. Toronto fait donc figure de miraculée avec *seulement* 25% de chômeurs et un déficit relativement restreint. De plus, alors que dans certaines villes canadiennes, l'agitation nécessite l'intervention parfois musclée de la police, la Ville-Reine demeure un bastion conservateur où l'ordre et l'orthodoxie politiques sont maintenus avec une aisance relative¹⁵.

C'est dans ce contexte et à la veille de l'ouverture des cérémonies commémoratives du centenaire de l'incorporation de la cité, soit le 4 mars 1934, que le rabbin Eisendrath traite de l'histoire de Toronto. Le personnage est intéressant. Un coup d'œil sur ses orientations idéologiques et sur ses accomplissements permet de mieux évaluer la portée et la représentativité de son discours, qu'il pourrait autrement être tentant de ne confiner qu'à la seule communauté juive de Toronto. Maurice N. Eisendrath (1902–73) n'est pas natif de Toronto. Il est né à Chicago, mais vivra la plus grande partie de sa vie dans cette ville canadienne, où il déménage en 1929. Il poursuivra, jusqu'à sa mort en 1973, une carrière d'auteur touchant autant au social qu'au religieux et s'inscrivant dans la mouvance réformiste du judaïsme¹⁶. Il fonde, préside et participe à diverses organisations juives au pays et y fait la promotion de l'ouverture, de la tolérance et, plus largement, des valeurs associées à l'humanisme. S'il n'est guère historien et que son discours n'a pas à proprement parler de prétentions académiques, Eisendrath fait appel à l'histoire pour élaborer une réflexion traitant du passé, du présent et du futur de la cité. Ses propos font l'objet d'une diffusion considérable. Ils sont, bien entendu, prononcés devant un auditoire à la synagogue *Holy Blossom*, mais bénéficient également d'une radiodiffusion sur les ondes d'une station locale et d'une publication par écrit. Émanant de la communauté juive de Toronto, mais n'y étant nullement confiné, le discours identitaire que propose Eisendrath s'adresse à la communauté

urbaine en général à l'occasion du centenaire de l'incorporation. Eisendrath n'est toutefois pas directement lié à l'organisation des fêtes¹⁷.

C'est le cas de l'abbé Groulx à Montréal : il fait entre autres partie du comité central des fêtes religieuses et il travaille activement à la promotion de ces célébrations depuis le début de leur organisation en 1937¹⁸. C'est d'ailleurs dans un contexte de recherche d'appui pour la Commission du Troisième Centenaire de Montréal (CTCM) que Groulx prononcera le discours « Ville-Marie : Joyau de l'histoire coloniale ». Nous sommes alors en décembre 1939. La Seconde Guerre mondiale en est à son premier acte et la prospérité qu'elle engendrera n'est encore qu'à l'horizon; ce sont donc les retombées de la Crise qui occupent la plus grande place dans les mentalités¹⁹. Montréal a été frappée de plein fouet par la Dépression et fait pâle figure par rapport à Toronto, même si sur papier elle la dépasse encore à plusieurs niveaux. L'accélération économique liée à l'industrie de guerre ne se fera vraiment sentir que l'année suivante et d'ici là, les Montréalais ont en tête le chômage, les dettes et l'agitation des années précédentes. S'effritant depuis la Première Guerre mondiale, la position dominante de Montréal comme métropole canadienne en est à ses dernières années²⁰. Sa situation se détériore de manière presque ininterrompue tout au long de la crise économique, si bien qu'en 1940 elle est mise en tutelle (elle le restera jusqu'en 1944). Menacées par la crise, mais aussi par les changements sociaux provoqués par les forces combinées de l'industrialisation et de l'urbanisation, les élites montréalaises traversent une période de réajustement. Les élites anglophones, dominantes économiquement, ont de la difficulté à s'adapter aux changements occasionnés par le déclin de plus en plus rapide de la Grande-Bretagne, leur premier partenaire économique, et la montée inexorable de la puissance américaine²¹. Toutes aussi secouées, les élites francophones font de leur mieux pour s'adapter à un contexte changeant. L'urbanisation et l'industrialisation des dernières décennies ont progressivement affecté les valeurs et les idées des Canadiens français venus s'établir à Montréal, évolution que la crise et la guerre n'ont pu qu'accentuer. L'Église catholique, importante structure d'encadrement social et culturel, laïcise en partie ses institutions et ses effectifs, alors que les tenants du nationalisme réorganisent leurs rangs et renouvellent leur message²². C'est devant un des groupes liés à ce renouveau du nationalisme canadien-français, le Cercle Saint-Viateur de l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française (que Groulx a contribué à fonder en 1904), et en présence du secrétaire de la province et ministre québécois de la Santé, l'honorable Henri Groulx, que l'abbé prononce « Ville-Marie : Joyau de l'histoire coloniale ».

Lionel Groulx (1878–1967) est un des penseurs et des promoteurs les plus éminents du nationalisme canadien-français du milieu du siècle. En plus de participer à l'Association de la jeunesse canadienne-française, il dirige l'*Action française*, puis *nationale*, et les met au service des incessants combats pour la promotion de la langue française et du nationalisme canadien-français. Groulx est aussi historien et professeur universitaire. Apôtre d'une histoire mettant en relief la grandeur et l'autonomie du Canada français, il est fondateur de l'Institut d'histoire de

l'Amérique française et de la *Revue d'histoire de l'Amérique française*²³. Ses propos ne sont pas ici, à strictement parler, ceux de l'historien. Il traite du passé, mais ne le fait pas avec la rigueur que demanderait un cadre scientifique. Il s'exprime plutôt avec la voix de l'intellectuel nationaliste, dans le double but de souligner à ses auditeurs le caractère exceptionnel de la fondation de leur ville et de sa place dans l'histoire coloniale, ainsi que pour promouvoir la célébration du tricentenaire, qui est mise en péril par le contexte économique difficile de la crise et de la guerre.

Voilà donc deux discours porteurs d'éléments constituant au moins l'esquisse d'un cadre identitaire offert aux auditeurs comme modèle et provenant de deux individus qui ont certainement une influence sur des portions significatives de leurs communautés, mais qui ont des attaches idéologiques et contextuelles très différentes. Pourtant, ils finissent par se rejoindre à plusieurs niveaux. Ce sont évidemment deux hommes de religion. S'ils appartiennent à des communautés différentes, leur discours est structuré autour d'idées communes. À la base de leurs idéologie ou de leur système de valeur, on retrouve indéniablement l'idée commune de Dieu, même si de là, leurs deux orateurs ont échafaudé des visions différentes de la communauté, de ses origines et de son destin. On ne s'étonnera donc pas de retrouver dans les deux discours les accents moralisateurs d'un sermon. Mais plus encore, nous verrons qu'Eisendrath et Groulx structurent le cadre communautaire proposé en fonction de lignes similaires, à partir de structures narratives presque identiques et à l'aide de stratégies discursives qui se rejoignent sur plus d'un point.

Les récits que proposent Groulx et Eisendrath mêlent à une narration parfois lyrique des réflexions explicites et implicites sur les traits identitaires qu'ont possédés, possèdent ou devraient posséder les communautés urbaines auxquelles ils font référence et, comme nous le verrons, les nations dont elles sont des composantes essentielles. Nous entremêlerons aux résumés critiques de leurs allocutions une analyse des grandes thématiques qu'ils utilisent au fil de leurs récits du passé de Toronto et de Montréal.

Nous aborderons premièrement le récit et la thématique de la fondation en tant que telle. Il s'agit évidemment de l'objet des célébrations commémoratives auxquelles ces discours se rattachent, mais également du cœur des cadres identitaires élaborés. Ce moment premier représente un point de référence commun auquel tout les membres de la communauté devraient pouvoir s'identifier et à partir duquel le reste du cadre identitaire peut être élaboré plus avant. De cet important point de départ, nous poursuivrons avec le récit du développement des deux cités : les rôles joués par différents éléments comme la guerre et la géographie, les obstacles et les adversaires qui l'entravent, ainsi que la description du caractère de la population et de ses héros. Finalement, nous verrons quelles sont les conclusions que tirent Eisendrath et Groulx du succès relatif de leurs cités par rapport aux objectifs mis de l'avant lors de leur fondation et quelle est la place qu'elles ont prise par rapport aux ensembles identitaires plus large auxquels elles se rattachent.

Fondations

L'objet des célébrations commémoratives éclaire de sa lumière les récits historiques proposés dans les documents que nous analysons. Dans le cas de Montréal, il y a peu d'ambiguïté quant au rôle premier de la fondation *héroïque* par Maison-neuve. L'événement s'impose sans contredit aux organisateurs du tricentenaire, dans le contexte d'une historiographie mettant l'accent sur la période coloniale de l'histoire du Canada français²⁴ et parce qu'il n'existe pas vraiment d'événement concurrent comparable dans l'histoire de Montréal.

Notons que la charte municipale de Montréal, qui entre en vigueur le 3 juin 1833, sera révoquée en 1836 à cause des troubles politiques que connaît la province du Bas-Canada et des suspicions qui pèsent sur les administrateurs de la ville à ce sujet. Un fait que s'empresseront de souligner les organisateurs du centenaire de l'obtention d'une charte similaire par Toronto en mars 1834. Contrairement à Montréal, elle l'a conservée et représente donc à leurs yeux la première municipalité fonctionnelle en Amérique du Nord britannique²⁵.

Il existe déjà en 1939 un bagage historiographique – certains diront hagiographique – considérable sur la fondation de Ville-Marie²⁶. Groulx peut y puiser un grand nombre d'éléments à partir desquels il pourra tirer un récit « utilisable » des origines coloniales de Ville-Marie²⁷. Le cas de Toronto est plus complexe. Historiquement, la ville de York est fondée en 1793 par le premier lieutenant-gouverneur du Haut-Canada, John Graves Simcoe, qui en fait la capitale administrative et militaire *temporaire* du Haut-Canada²⁸. Si le centenaire de cet événement est souligné à Toronto en 1893, c'est le cinquantenaire de son incorporation en 1884, qui coïncide avec le centenaire de l'arrivée des Loyalistes au Haut-Canada, qui mérite la plus grande attention. À l'occasion de ces cérémonies toutefois, la présence de l'élément loyaliste et la tentative ratée d'en extraire un cadre identitaire national contribuent à un semi-échec des célébrations²⁹. La conclusion peu satisfaisante de l'exercice identitaire entrepris par les organisateurs loyalistes au cours des fêtes n'est probablement pas étrangère à la plus grande discrétion dont font preuve les groupes loyalistes lors des célébrations de 1934. Également, il est significatif que l'incorporation de la ville, plutôt que sa fondation, fasse l'objet des célébrations les plus importantes. Comme nous le verrons, la fondation législative et institutionnelle de la cité fournit aux « faiseurs d'identité » un passé plus riche et plus pertinent pour la Toronto de 1934 que les éléments du passé loyaliste ou militaire de la ville, qui ne sont pas parvenus à contribuer à la constitution d'un pôle identitaire consensuel ou fonctionnel.

Eisendrath double la signification de l'incorporation de 1834 d'une interprétation et d'un symbolisme encore plus large, donnant à l'identité de la ville une tonalité presque universelle. Pour le rabbin, l'année 1834 n'est pas seulement l'année de l'incorporation de la ville de York, qui devient alors Toronto, c'est également l'année de l'avènement de l'ère moderne. Pour expliquer cette affirmation, il rappelle que cette année-là, l'Église catholique met fin à une institution qui représente pour Eisendrath le dernier vestige du Moyen Âge : la Sainte Inquisition. L'institution symbolise à ses yeux toute l'intolérance et la brutalité

dont était capable l'homme médiéval. Ainsi, parallèlement à York, qui existait longtemps avant l'incorporation de la ville de Toronto, la modernité commence à se manifester à travers le monde avant 1834, mais ce n'est que cette année-là qu'elle voit son avènement confirmé par l'abolition toute symbolique de la Sainte Inquisition. L'utilisation de cette coïncidence – et d'un détour rhétorique considérable – donne une richesse particulière au sens de l'incorporation de la ville tel que proposé par Eisendrath. La Ville-Reine devient pour lui « a child of the new age; [...] born in this modern era; in an era of dawning human rights, of awakening liberty, of expanding horizons and deepening sympathies; fresh and exuberant Toronto came into being with none of the weighty impedimenta of a more benighted and jaundiced past, with only the tradition of a new, a scientific, a freedom loving and humanitarian century. »³⁰ La modernité vers laquelle pointe ce discours n'est pas toute entière contenue dans la machinerie et les progrès matériels associés à l'industrialisation et à l'urbanisation, qu'Eisendrath critique plus loin. C'est aussi et surtout la modernité esquissée par les Philosophes des Lumières, celle d'une société libre et raisonnée, qui est avant tout synonyme de tolérance pour Eisendrath. Ce n'est pas surprenant compte tenu des persécutions dont sont victimes les Juifs sur plusieurs points du globe au moment où il parle. Il faut aussi rappeler que contrairement à Groulx, qui s'adresse à un groupe majoritaire démographiquement, à défaut de l'être économiquement, dans la cité, Eisendrath parle pour une minorité dont il souhaite l'inclusion dans un ensemble plus large et par définition ouvert et tolérant.

Le nom même de Toronto, qui signifierait « lieu de rencontre »³¹, est, selon le rabbin, de bon augure. Surtout si on le met en opposition avec la nature militaire de l'établissement initial de York, qu'il mentionne brièvement pour mieux le repousser derrière 1834 : « Its first building consisted of a blockhouse and barracks; and it was named after the Duke of York, the son of George III, in honor of a smashing military victory which he had just obtained over the French in Flanders; while its first principal thoroughfare leading up from the lake to the north was called after Sir George Yonge, then Secretary of State for War in the British Cabinet. »³² Eisendrath conjure la nature belliqueuse de cette fondation et la guerre subséquente contre les Américains par l'ouverture, l'année de son incorporation, de la première école publique torontoise, signe de l'arrivée d'un âge et d'une cité plus éclairés. La fondation de 1793 ne représente apparemment pas, pour le rabbin, un point de repère historique utilisable dans le contexte tendu de 1934.

Groulx n'a pas à esquiver une première fondation décevante. Au contraire, il concentre son récit exclusivement sur les premières décennies de l'histoire de Montréal. Comme nous l'avons souligné plus haut, ce choix cadre avec l'historiographie de la période. Les collectifs dirigés par Esdras Minville³³ et les travaux du géographe français Raoul Blanchard³⁴ vont bientôt offrir de nouvelles perspectives pour l'étude de l'agglomération, mais d'ici là, et même après, les historiens canadiens-français continuent à mettre l'accent sur la fondation et les premières années d'une ville qui leur est par la suite devenue en quelque sorte étrangère³⁵ : conquête par les Britanniques, subordination des Canadiens français aux institutions politiques et

économiques du conquérant, puis sous leur égide, ascension suivie d'un lent déclin de la cité face à sa concurrente immédiate, Toronto. La plus grande partie du texte de Groulx traite donc de l'origine de Montréal, qui représente pour l'abbé un cadre « où flotte une atmosphère de légende. »³⁶ Il ouvre son discours par un extrait de la description qu'il fit de l'événement au début de sa carrière d'historien. « En aucun point de notre pays l'on ne vit pareille floraison d'héroïsme dans un décor aussi surnaturel. Jamais réalité ne ressembla plus à de la fiction. »³⁷ Il reconnaît que l'image qui en ressort est teintée d'un « lyrisme un peu juvénile », mais il ajoute que malgré le bagage méthodologique et le plus grand sens de l'objectivité acquis depuis, il ne la retoucherait pas³⁸. Parfaitement conscient du fait que son discours frôle parfois le légendaire, Groulx s'assure que la fondation de Ville-Marie conserve l'allure d'une entreprise extraordinaire et exceptionnelle. L'abbé souligne que la fondation de Montréal résulte de la rencontre, en Europe, des deux courants dominants au sein du catholicisme au XVII^e siècle : le mysticisme et la volonté de conversion des païens. Cependant, derrière l'entreprise, il y a aussi et surtout l'action coordonnatrice d'une Providence active. Elle fera se croiser les chemins d'un petit groupe d'individus exceptionnels – les de la Dauversière, de Maisonneuve, Jeanne Mance, Marguerite Bourgeoys³⁹ – figures de proue d'une fondation d'ordre mystique, préparée et ordonnée par la volonté divine. Ici, pas la peine d'opposer le scepticisme ou le cynisme à l'idée d'une fondation voulue par Dieu : Groulx précise qu'on ne saurait comprendre cette fondation sans une croyance en ce monde mystique dont l'existence ne devrait pas faire de doute pour les croyants. La foi est un préalable à la bonne réception de ce récit et, on peut le présumer, à l'appartenance à la communauté, même s'il y a une baisse relative de la pratique religieuse à l'époque⁴⁰.

Le projet de fondation qui prend forme en Europe a un caractère unique et exceptionnel, un fait sur lequel Groulx met l'accent. « Cette fin – telle que je la trouve définie en l'un de leurs écrits : *Les Véritables motifs de Messieurs et Dames de la Société de Notre-Dame de Montréal pour la conversion des sauvages de la Nouvelle-France*, opuscule paru à Paris en 1643, – est l'une des plus élevées qui soient : fonder, sur un point de la Nouvelle-France, un établissement dont le dessein premier et unique sera l'apostolat missionnaire. [...] Dans la pensée des fondateurs de 1642, rien du souci mercantile; pas la moindre pensée de lucre. »⁴¹ Entre ces lignes, on peut également deviner la présence d'un projet de société utopique et fondamentalement religieux : Ville-Marie sera constituée en grande partie d'ecclésiastiques qui verront au bon fonctionnement des institutions civilisatrices, mais aussi de laïcs qui oeuvreront aux côtés des clercs : « Des colons, mais des colons apôtres, associés volontairement à l'expansion de la foi. En vérité, quelle ville du monde peut revendiquer origine plus auguste? »⁴² La ville coloniale sera autonome, administrant son propre gouvernement et n'étant rattachée au reste de la Nouvelle-France que par un « vague lien féodal. »⁴³ Cette description des buts qu'entretenait la Société de Notre-Dame de Montréal à l'égard de l'établissement colonial représente une vision exemplaire dont Groulx salue la pureté et l'originalité.



Figure 1: *Une partie de la foule massée au parc Jeanne-Mance, l'après-midi du 17 mai, 1942. Au centre de l'estrade, le R. P. Papin Archambault, s.j. prononce le sermon de circonstance. Source: J-P. Héroux. Troisième centenaire de Montréal 1642-1942. Compte rendu des fêtes. Montréal, Commission du troisième centenaire de Montréal, 1942. p. 126.*

Mentionnons finalement que dans ces discours sur Toronto et Montréal, un aspect de la fondation est mis en évidence : l'excellent positionnement géographique dont bénéficient chacune des villes. Dans le cas de la Ville-Reine, le rabbin met sur le compte d'un choix militaire – la ville est stratégiquement éloignée de la frontière américaine – l'emplacement actuel de Toronto⁴⁴. De plus, dans un passage sur lequel nous reviendrons, il souligne la position centrale géographique, culturelle et politique qu'occupe Toronto dans le *Dominion*. Groulx fait de même en ce qui concerne le positionnement géographique de l'établissement de Ville-Marie. Non seulement l'île de Montréal apparaît-elle à de la Dauversière par l'entremise de la volonté divine, mais elle représente un avant-poste stratégique d'où les missions et, plus largement, le christianisme pourront pénétrer jusqu'au cœur du continent, argument que reprendra la presque totalité de l'historiographie de Montréal au sujet de son rôle comme centre de transit commercial.

De ces idéaux fondateurs, Groulx et Eisendrath vont tirer l'élément premier que doit fournir l'identité : le sens d'être singulier, d'appartenir à une communauté unique aux traits distinctifs et, plus souvent qu'autrement, implicitement supérieure⁴⁵. Dans le cas de l'abbé, les motifs apostoliques des membres de la Société de Notre-Dame de Montréal rendent la ville unique : elle est une des rares – la seule selon Groulx – villes coloniales à avoir de si nobles desseins à son origine. Elle restera à l'écart du mercantilisme colonial, qui domine les autres établissements, et des affaires politiques de Nouvelle-France – du moins en théorie et pendant la courte période couverte par Groulx. De plus, la Providence coordonne elle-même le rassemblement des héros qui verront à l'établissement de la ville, mettant le sceau divin à toute l'entreprise. L'identité proposée par Groulx aux Montréalais dans son discours de 1939 est donc en grande partie religieuse et axée sur le catholicisme mystique et mission-

naire de ses premiers habitants. Utilisant une autre rhétorique, Eisendrath donne à la fondation un caractère tout aussi particulier, qu'on pourrait d'ailleurs mettre idéologiquement en opposition directe à celui que propose Groulx. Si l'idée de la fondation de Ville-Marie repose en grande partie sur la tradition évangélique du christianisme dans ce qu'il a de plus traditionnel, celle de l'incorporation de Toronto est étroitement attachée à l'idée du progrès. La ville est l'incarnation même de la modernité, libre de « a more benighted and jaundiced past »⁴⁶. Opposition qu'illustre certainement l'importance majeure que réserve Groulx aux premières années de la ville par rapport au court récit que donne le rabbin de la fondation de Toronto en tant que telle. Ce dernier le subordonne au récit de son développement, un aspect qu'aborde peu Groulx au-delà des premières années d'une ville qui a pourtant trois siècles et beaucoup d'histoire.

Développement et adversité

Lorsque vient, pour les deux orateurs, le moment d'aborder le développement de leurs villes respectives, ils le font en utilisant une structure narrative similaire, même s'ils ne l'appliquent pas sur la même période de temps et n'arrivent pas exactement aux mêmes conclusions. Eisendrath traite du développement de Toronto sur la longue durée. La proximité historique du moment fondateur ne lui donne pas autant de marge de manœuvre que Groulx, mais lui permet de couvrir aisément toute la période le séparant de l'incorporation de la ville. Du moins faut-il qu'il ait le désir d'en traiter. C'est certainement le cas : un regard sur l'ensemble de l'histoire de la ville lui permet de mettre en évidence les progrès de la ville sur lesquels il souhaite mettre l'accent. L'abbé, comme nous l'avons souligné, fait plutôt porter le gros de son récit sur les premières décennies de l'établissement colonial. C'est une période lointaine et facile à idéaliser où le défrichage pénible et dangeureux, les doutes qu'expriment les réalistes et un affrontement entre les colons et les autochtones deviennent autant d'étapes difficiles dans une fondation dont la survie même constitue un exemple éclatant du succès de la solidarité chrétienne.

Groulx poursuit le récit commencé plus tôt : l'expédition fondatrice quitte La Rochelle en 1641, mais à cause de délais en mer, doit passer l'hiver à Québec. Là, elle affrontera ses premiers obstacles : les critiques des réalistes et de ceux qui doutent du succès de l'entreprise. On fait état de la menace iroquoise, de la distance qui séparera le nouvel établissement des autres. Ces remontrances inspireront la boutade apocryphe de Maison-neuve, que cite Groulx : « Je ne suis pas venu pour délibérer, mais bien pour exécuter; et tous les arbres de l'île de Montréal seraient-ils changés en autant d'Iroquois, il est de mon devoir et de mon honneur d'aller y établir une colonie. »⁴⁷ Ainsi, le printemps arrivé, les fondateurs de Ville-Marie prennent le large sur le Saint-Laurent, puis le remontent jusqu'à l'île de Montréal.

Et c'est en scandant du jeu de leurs rames les cantiques sacrés qu'ils abordent à l'angle de terre choisie par leur chef : la Place Royale de Champlain, la future Pointe-à-Callièrre, la Place d'Youville d'aujourd'hui. On débarque; Maison-neuve, le premier, tombe à genoux [...]. Tous l'imitent. Puis, vient la lecture d'une pièce notariale : au nom des Cent-As-

sociés, M. de Montmagny met la nouvelle société en possession de son fief. Cela fait, sur un signal du Père Vimont, un chant s'élève, pieux, enthousiaste, le *Veni Creator*. Ce même jour, ou le lendemain, 18 mai, qui était un dimanche – les documents ne s'accordent point –, sur un autel improvisé, il y a messe et sermon[...].⁴⁸

Les objectifs et les hommes engagés sont nobles, mais le développement de Ville-Marie s'éloigne rapidement de leurs idéaux. Dans tout récit, il doit y avoir des éléments antagonistes. Ces obstacles et adversaires ne donnent que plus d'éclat et de noblesse à la survie ou au triomphe des protagonistes. Aux réalistes de Québec s'ajoutent donc bientôt les autochtones, puis les cabales européennes.

Les Iroquois constituent des antagonistes de deux types dans le récit de l'établissement de Ville-Marie tel qu'établi par Groulx. Ils représentent le premier facteur d'explication de l'échec de la vocation missionnaire de la ville coloniale. Les habitants de Ville-Marie, comme les membres de la Société Notre-Dame de Montréal restés en Europe, partagent selon Groulx l'idée erronée que les autochtones sont capables d'être sédentarisés et d'intégrer les us et coutumes des occidentaux, préalables à l'adoption de la foi catholique⁴⁹. Les fondateurs sont apparemment dans l'erreur, mais le gros de la faute est porté indirectement par les autochtones et l'entêtement « primitif » dont ils font preuve face aux bienfaits que leur apportent les missionnaires. S'ils sont incapables de prendre part à la culture qu'importent les Français en Amérique, les autochtones, en particulier les Iroquois, sont capables de faire la guerre avec le même entêtement acharné qu'ils mettent à résister à la conversion. C'est là la deuxième facette – la plus populaire probablement au niveau des écrits en général – de leur rôle d'antagonistes dans l'histoire de Ville-Marie. Le développement de la ville se fera sous le signe de l'épée. Le défrichage de l'île, par exemple, prend l'apparence d'une opération militaire. Sans vanter les prouesses guerrières des premiers colons, qui sont après tout venus en paix, Groulx salue leur courage face à l'incessant harcèlement de l'ennemi Iroquois. Eisendrath fait de même lorsqu'il évoque les tourments qu'a connus York lors de la guerre de 1812 contre les Américains. Il n'est pas toujours acceptable de vanter une nature belliqueuse, mais la défense courageuse de son foyer est un élément que l'on souhaite renforcer dans la majorité des discours identitaires⁵⁰.

L'autre adversaire de la ville de Montréal, ce sont les « réalistes de Québec » et ceux qui opposent la raison froide à un projet dont l'origine et l'essence sont religieux. C'est un ennemi plus insidieux que la menace iroquoise, car il vient de l'intérieur de la communauté. Extrêmement coûteuse et peu rentable de par ses fins, l'entreprise de la Société Notre-Dame de Montréal est critiquée de toute part et il devient de plus en plus difficile d'obtenir le soutien financier nécessaire. L'action des autochtones se conjugue d'ailleurs à celle des réalistes, car les difficultés financières de Ville-Marie sont liées à son incapacité à mettre en valeur le champ de bataille que sont devenues les terres fertiles de l'île de Montréal et à atteindre ainsi l'autosuffisance ou même la prospérité qui la mettrait à l'abri du besoin. La Toronto

des premières années, dépeinte par Eisendrath, fait face beaucoup moins glorieusement à l'adversité.

Elle fait initialement figure, selon l'expression du rabbin, de « pathetic little town »⁵¹. Elle est d'ailleurs toujours affublée du titre de « Muddy York » durant cette période où ses routes sans trottoirs sont réputées pour la profonde boue qui s'y forme en temps de pluie. Eisendrath souligne avec insistance les autres lacunes et insuffisances matérielles de Toronto, les disputes stériles et les affrontements entre conservateurs et réformistes qui paralysent initialement ses institutions⁵² et ont parfois des conséquences tragiques : « the earliest news items record how during one of the Council's first meetings held in the open market place, the audience seated in the balcony over the butcher's stall, was moved to such a riotous excitement that their clapping of hands and stamping of feet caused the gallery to fall, with many of those literally first citizens quite tragically impaled upon the lacerating meat hooks. »⁵³ Toutes ces critiques ne font que rendre plus extraordinaire et rapide le développement qui suivra. La victoire des forces réformistes et progressistes est non seulement bénéfique, mais est présentée par le rabbin comme étant dictée par le cours même de l'histoire. Soulignons bien l'aspect surtout matériel du développement constaté et mis en évidence par Eisendrath, car lorsque vient le moment de se tourner vers la santé et les progrès moraux et spirituels des Torontois, le jugement du rabbin est plus sévère.

Eisendrath décrit l'atmosphère spirituelle et morale des Torontois des premières années avec un idéalisme à peine dissimulé. Les premiers habitants de la municipalités de Toronto ont le sens de la solidarité et de la communauté, tout en vivant des vies humbles et simples qu'il compare avantageusement à la poursuite frénétique du gain qui leur a succédé depuis la fin de la Première Guerre mondiale. En bout de ligne, pour Eisendrath, l'histoire de Toronto, durant les cent années qui précèdent, peut être décrite comme « Toronto's sudden rise to riches and power. »⁵⁴ Il critique avec insistance l'importance qu'accorde la société torontoise à la richesse et au succès matériel, reproche qui prend une tonalité particulière dans l'optique d'une Toronto qui fait meilleure figure que les autres villes ontariennes durant la Crise et qui stimule probablement l'envie : « So as we despise the priggish person who boasts of his bank account, who dangles his chains or flashes his multitude of diamonds in our face, so there should be nought but disgust for the commonwealth that prates only of its advanced price of real estate, its mounting tax assessment and its increased industries. »⁵⁵ L'antagonisme est ici en grande partie interne : l'ennemi du Torontois, c'est sa propre arrogance, son avarice et son égoïsme. L'amélioration matérielle des infrastructures urbaines et du niveau de vie serait presque inversement proportionnelle à celle que connaissent les valeurs morales et spirituelles de la population. On reconnaît ici assez clairement l'aspect religieux de la pensée d'Eisendrath à l'œuvre. Au-delà des réalités économiques et matérielles de la cité de l'homme, il y a les exigences morales et spirituelles de la cité de Dieu. On retrouve les mêmes éléments chez Groulx.

L'abbé n'aborde en détails qu'une partie de la formule utilisée par Eisendrath. Avant de conclure son discours sur l'histoire de

Ville-Marie, il porte son regard sur la santé spirituelle des acteurs – petits et grands – de l'épopée qu'il vient de décrire. Maisonneuve et les autres grandes figures de son récit reçoivent les mêmes hommages que les « menus colons »⁵⁶. Ils forment un portrait de l'Église primitive, pure et vraie. On vit à Ville-Marie dans la simplicité la plus complète, partageant son temps entre le défrichage toujours risqué des terres de l'île, la conversion des païens et le service à l'Église, tout en gardant, face à l'adversité, une attitude courageuse et résolue. Ces premiers Montréalais sont offerts aux auditeurs de Groulx comme autant de modèles à suivre à un moment où Montréal se remet progressivement des effets du ralentissement économique et se prépare à entrer de plein pied dans l'économie et la société de guerre : « ...laissons se refermer l'image vivante de la petite cité militaire et mystique, le défilé des héros et des héroïnes au fier et doux visage : défilé et image nous forceront à convenir que, plus que tout le reste de la grande ville, plus que la silhouette prétentieuse de ses hauts édifices, plus que le grouillement et la rumeur du monstre, plus que ses milliers de feux sabrant et déchiquetant la nuit, le petit coin de terre qui va, de la Place d'Youville à la rue Notre-Dame et, de la rue Saint-Pierre à l'ancien coteau Saint-Louis porte le sceau d'une grande, d'une très grande histoire. »⁵⁷ Ces propos visent surtout – on pourrait dire exclusivement – les Canadiens français, dans une ville où les valeurs traditionalistes d'une partie de l'élite francophone sont mises en danger par la montée du libéralisme, par la relative désaffection des Canadiens français pour le culte et par la grande influence que l'élite anglophone exerce sur l'économie locale, mais aussi sur les paliers de gouvernement provincial et fédéral, maintenant que la guerre est une réalité à laquelle les structures politiques s'adaptent rapidement. Dans ce contexte, le passé religieux de la ville offre un moment premier auquel tous les Canadiens français devraient pouvoir s'identifier. En bref, il existe dans les deux discours un état originel de la ville où régnaient les valeurs communautaires des premiers villages. Cet état de grâce, visiblement idéalisé par les deux orateurs qui ne s'en cachent pas, ne subsiste pas, mais est présenté aux auditeurs comme un modèle à suivre, un modèle légitimé par le passé lointain ou récent, un modèle auquel peuvent se rallier les membres de la communauté.

Il y a ainsi, indirectement ou directement, critique du présent et de ce que la ville est devenue. Dans les deux cas, la laideur du cadre urbain est soulignée avec force détails. Pour Eisendrath, les usines et autres bâtiments nés d'une expansion incontrôlée défigurent le paysage urbain, en particulier la *waterfront*. Quant à Groulx, il souligne l'état de décrépitude que connaissent les bâtiments historiques du vieux Montréal et le monument qui y rappelle la fondation de Ville-Marie⁵⁸. Groulx évite le gros des contradictions qu'entraîne l'équation « progrès matériel/déclin moral » en se concentrant sur les débuts de l'établissement colonial, mais Eisendrath y plonge sans hésiter : les progrès matériels et le développement extraordinaire de la ville de Toronto dans le dernier siècle sont à la fois louables, témoins du succès extraordinaire de la ville, et condamnables à cause des effets qu'ils ont sur l'esthétique urbaine et du « déficit moral » qui l'accompagne. Pour remédier aux problèmes que connaît la ville du présent, le prêtre et le rabbin ne suggèrent

pas un retour au passé, du moins pas matériellement, mais bien d'y puiser un modèle de société applicable au cadre urbain qui leur est contemporain. Dans ce cadre idyllique, la solidarité prime. C'est effectivement la vertu cardinale qu'espèrent ressusciter Groulx et Eisendrath. Ils souhaitent visiblement domestiquer en quelque sorte le monde urbain en y ramenant des références au sacré⁵⁹ qui leur permettront de s'y « arrimer ». L'individualisme des grandes villes doit être combattu par un plus grand attachement à son milieu, par un renforcement de l'esprit communautaire. Ce souci de cohésion au sein d'un groupe est une autre des fonctions premières de tout cadre identitaire⁶⁰. S'il sert aussi en théorie à améliorer le sort de la communauté, il permet d'en évaluer la réussite ou l'échec.

La ville, cœur de la nation

Lorsque vient le moment d'évaluer les accomplissements de la ville à la lumière de son passé, les deux orateurs sont prudents mais, bien entendu, optimistes. Le récit historique qu'ils élaborent ne vise pas la recherche de connaissances, comme nous l'avons souligné en introduction. Il s'agit d'un récit, d'un discours ayant pour but l'élaboration d'un projet de société. Dans ce contexte, il est hors de question de conclure sur un échec. D'un autre côté, il n'y a pas motif à renforcer ou à promouvoir une identité ou une communauté qui ne soit pas menacée – que ce soit une menace réelle ou appréhendée. Il n'y a donc ni échec total ni succès total en conclusion des textes que nous avons analysés ici. On y retrouve plutôt d'anciens et de nouveaux obstacles à surmonter, des promesses d'espoir et des avertissements quant à l'avenir. On retrouve également dans les deux textes un intéressant renversement des rôles quant au rapport entre identités urbaines et nationales. Les deux auteurs lient le succès ou l'échec de leur cité à celui de la communauté nationale à laquelle elle appartient. Cette projection fait de Toronto et de Montréal le cœur de communautés plus larges et vient prêter foi à leurs prétentions respectives de constituer les foyers nationaux du Canada anglais et du Canada français. On peut autant parler d'un détournement de la commémoration de ces villes que d'une intégration de la ville à la nation.

« L'entreprise se résume à beaucoup de guerre, beaucoup d'épreuve, et à peu de missions. »⁶¹ L'abbé termine son récit chronologique de la fondation et du développement initial de Ville-Marie par l'évocation de la mise en place d'institutions civiles (un gouverneur, un juge, un greffier et autres dignitaires) et religieuses (la paroisse érigée par les Sulpiciens en 1657). Les habitants de Ville-Marie ont souffert, sacrifié leur énergie et souvent leur vie pour un effort missionnaire qui s'est soldé par bien peu de conversions. Un examen de l'effort missionnaire déployé par les fondateurs de Montréal ne peut qu'aboutir à un constat d'échec. Montréal est-elle un échec alors? Non, répond Groulx, son existence continue – sa survivance – est preuve d'un succès, qu'il est difficile de ne pas qualifier d'ambivalent compte tenu des attentes de ses fondateurs. On peut lier cet élément à l'idéologie dite du nationalisme de survivance qui est associée à la période et au personnage⁶². Il faut également tenir compte du *usable past*. Le cadre montréalais peut difficilement être ignoré dans le Québec de plus en plus urbain qui se

dessine à la fin de l'entre-deux-guerres, mais il est difficile de retrouver dans son histoire récente des éléments de légitimation ou de célébration de sa composante canadienne-française. Le recours à son histoire lointaine, surtout dans une perspective religieuse, offre à Groulx, et à d'autres, un cadre idéal dont la survie, aussi relative soit-elle, représente un succès.

Or l'abbé ne se contente pas de constater la survie de la ville. Il l'associe étroitement à la survie de la colonie toute entière, de la future nation. Véritable bouclier de la Nouvelle-France, Montréal a assuré la survie de la colonie en émoussant sur ses murs et ses héros la lame que l'Iroquois dirigeait vers la gorge de la Nouvelle-France. « Parce que le poste fut un poste d'avant-garde, et que, peuplé de magnifiques combattants, il engendra toute une compagnie de héros, la puissance iroquoise s'y vint effriter. »⁶³ Et alors que Trois-Rivières se retranche vers sa paisible entreprise de défrichage et que Québec se tourne toute entière vers la gestion administrative et politique de la colonie, Montréal en reste l'élément le plus dynamique. Plus tard, elle renouera avec sa vocation première : « De la ville aux florissants instituts religieux, aux communautés-ruches, s'envolerait, plus que de tout autre sur ce continent, et vers tous les points de notre pays et de l'Amérique et vers les continents infidèles, la légion ailée de nos jeunes missionnaires. »⁶⁴ C'est un aspect de l'histoire montréalaise que les célébrations du tricentenaire ne manquent d'ailleurs pas de saluer⁶⁵. L'abbé ne touche pas vraiment au reste de l'histoire de Montréal qui, dominée en grande partie au plan de la politique et de l'économie par les élites anglophones, étrangères à la nation canadienne-française, se prête moins bien à l'élaboration d'un *usable past*.

De son côté, Eisendrath conclut que Toronto n'est pas encore une grande ville, mais qu'elle est pleine de promesses pour l'avenir. Après un siècle de développement et de progrès, il la place à la croisée des chemins. « There are still moments when, quite recently especially, Toronto has wavered between provinciality and greatness; when she has paused uncertainly, ominously between the fulfillment of her destiny as symbolized in the year of her birth, and a reaction which might drag her into the darkened depths of the age that went before. »⁶⁶ C'est à la lumière du prochain siècle qu'il sera possible, selon le rabbin, d'évaluer le travail accompli durant les cent années qui précèdent. Eisendrath refuse de voir les autorités municipales s'asseoir sur leurs lauriers et s'il dresse une liste exhaustive des accomplissements passés, il souligne les lacunes présentes de la communauté.

L'idéal identitaire qu'il propose, celui d'une ville empreinte des valeurs humanistes d'un « deeper liberalism »⁶⁷ pouvant faire contrepoids au matérialisme ambiant et aux effets de son dérèglement. Plus clairement que Groulx, qui fait peser lourd dans la balance le poids de Ville-Marie dans les efforts de la Nouvelle-France pour assurer sa survie, Eisendrath projette loin à l'extérieur de sa communauté le cadre identitaire qu'il a élaboré. Pour Eisendrath, la ville est la matrice de la civilisation; en conséquence, Toronto est le cœur du *Dominion of Canada* et ses valeurs, ses opinions et ses actions se répercuteront sur la scène nationale avec plus de résonance que pour n'importe quelle autre communauté. Les valeurs qu'il propose dans le

cadre urbain de la Ville-Reine doivent donc être appliquées à la nation toute entière. C'est par l'exemple que les membres de la communauté torontoise pourront projeter cet idéal.

On voit donc, tant chez Groulx que chez Eisendrath, ce désir de lier identité urbaine et nationale, de faire de la première la garante de la seconde. Cet état de fait représente bien l'importance qu'a pris le milieu urbain dans l'imaginaire des communautés occidentales⁶⁸. Le passé des villes est mis au service du nationalisme, mais pas dans une position absolument subordonnée. Au contraire, la ville se révèle être au cœur de la nation, garante de sa survie ou de sa prospérité.

Conclusion

Lorsqu'ils se réfèrent à leur ville respective, Groulx et Eisendrath parlent de communautés auxquelles ils sont attachés d'une manière ou d'une autre. Faisant en partie état de son expérience personnelle, Eisendrath se penche sur l'importance qu'accorde la ville de Toronto à la culture, qui constitue pour le rabbin un indicateur important de la grandeur d'une ville. Lorsqu'il était étudiant à Cincinnati, c'est par l'entremise de la chorale Mendelssohn de Toronto qu'il a découvert l'existence de cette ville où il allait passer la plus grande partie de sa vie. Il souligne que le comportement des autorités municipales n'a pas toujours été à la hauteur de ses attentes en ce qui concerne le traitement réservé aux artistes et aux institutions culturelles, mais il met également en évidence les accomplissements de certains membres de la communauté dans ce domaine et dans le contexte difficile de la dépression. Il souligne également la soif de savoir et d'éducation qu'il observe dans la population de la cité, ainsi que son ouverture, malgré certains incidents racistes auxquels il fait brièvement référence, rappelant qu'à ces occasions, l'intervention des autorités fut aussi rapide qu'efficace.

La relation entre l'abbé Groulx et Montréal évoquée dans son discours est d'une nature différente. Saluant l'honorable Henri Groulx, qui se trouve dans l'assistance de l'Académie Querbes ce 7 décembre 1939, il fait référence à leur ancêtre commun, colon français de la première heure. Il ne fait pas explicitement de cette descendance un critère d'appartenance à la communauté, mais ne cache pas qu'il s'agit d'une source de fierté. Cette expérience diffère remarquablement de celle d'Eisendrath, qui, bien qu'attaché à sa communauté d'adoption, n'est pas en position de formuler une pareille revendication.

En simplifiant les propos de Groulx et Eisendrath, on pourrait facilement en arriver à un schéma associant l'abbé et la ville de Montréal à l'idéologie traditionaliste, puis le rabbin et la ville de Toronto au progressisme libéral. Leurs discours s'opposent en apparence sur tant de points et avec une telle vigueur qu'il pourrait paraître absurde d'y rechercher des points de convergence. L'auteur de « Toronto's Centennial » est un rabbin, appartenant à un groupe minoritaire dans l'ensemble presque exclusivement anglo-saxon et protestant de Toronto. Il défend avec vigueur, mais pas aveuglement, les valeurs associées au progrès et à la modernité. Il voudrait que la Ville-Reine poursuive sa lancée sur la même trajectoire, ajoutant à sa prospérité et à sa richesse matérielle les valeurs morales qui en feront une grande ville, une

communauté riche de sa fraternité et de sa solidarité. À l'opposé, l'abbé est partie intégrante de la hiérarchie ecclésiastique catholique qui encadre en grande partie la population canadienne-française, alors majoritaire à Montréal. Si l'Église catholique ressent les premiers signes du déclin à venir, elle est encore puissante. Parallèlement, le nationalisme traditionaliste, dont Groulx est un des plus éminents promoteurs, connaît des heures de gloire. De plus, le début d'un conflit mondial promet de remettre sur la table la question de la participation des francophones, et ce, malgré l'engagement du premier ministre King de ne pas imposer la conscription. Groulx a recours au passé lointain de Ville-Marie pour mettre en scène une ville modèle de par sa vertu et son courage face aux obstacles et aux adversaires des colons, dont la ferveur religieuse est irréprochable.

Au-delà de ces différences de contexte et d'idéologie, le rabbin et l'abbé ont pour but l'élaboration d'un discours identitaire visant en quelque sorte à domestiquer le milieu urbain et à le rattacher à des valeurs communautaires issues d'un passé plus simple, plus facile à appréhender. Ils cherchent également à intégrer la ville à l'ensemble plus large de la nation, puisant la substance de leurs discours dans un passé qui n'est pas une réalité immuable. Ils en utilisent les éléments qui servent leur propos. Chacun va en extraire des motifs et des valeurs qui font de la fondation de leur ville un événement au caractère singulier, unique. Les individus qui constituent la population de ces villes à l'origine sont également hors du commun. Clairement idéalisés, ils ont fait face à une pléiade d'obstacles, triomphé de différents adversaires et possèdent des vertus qu'on perdus leurs descendants, au grand dam des orateurs. En faisant de la solidarité la première de ces vertus disparues, Groulx et Eisendrath mettent en évidence l'individualisme grandissant des populations des centres urbains et les problèmes qu'engendre l'urbanisation de la population canadienne. Autant ils singularisent les communautés visées, autant les discours d'Eisendrath et Groulx visent à renforcer la cohésion sociale et à préserver l'harmonie au sein de ces groupes. En associant la mesure de leur succès ou de leur échec au destin de la nation, les deux orateurs placent la ville au centre de la scène, faisant d'elle la matrice de la civilisation. Nous sommes donc en présence de discours visant à donner au cadre urbain moderne un rôle en continuité avec les valeurs et les événements du passé, tant pour un tenant du traditionalisme comme Groulx, que pour l'humaniste qu'est Eisendrath. Les ressemblances que présentent les structures des discours analysés ici suggèrent l'existence d'un modèle du discours identitaire et, plus précisément, du discours identitaire urbain pendant les années 1930, à un moment où la ville se distingue dans le contexte de la crise comme un intervenant de première ligne dans la vie de ses habitants et, plus important, comme le milieu à partir duquel on fixera de plus en plus les standards de vie.

Notes

1. Je désire remercier Michèle Dagenais, Pierre Trépanier et Amélie Bourbeau, ainsi que mes correcteurs anonymes pour leur apport critique à la rédaction de cet article, qui constitue un premier effort exploratoire dans le cadre d'une recherche plus large sur les célébrations commémoratives du centenaire de l'incorporation de Toronto en 1934 et du tricentenaire de la

- fondation de Montréal en 1942 et qui doit aboutir, dans un avenir rapproché, à un mémoire de maîtrise.
2. Maurice N. Eisendrath, « Toronto's Centennial : Looking Backward », *Forum of the Air*, 3, 4 (mars 1934). La série *Forum of the Air* a publié plusieurs autres discours d'Eisendrath, traitant de sujets allant des conséquences du traité de Versailles au pourquoi de la prière, en passant par la vie et la mort du philosophe Spinoza.
 3. Lionel Groulx, « Ville-Marie : Joyau de l'histoire coloniale », *Collection du Troisième Centenaire*, 1 (1940). Ce premier numéro de la *Collection du Troisième Centenaire* semble également en être le seul. Groulx reprendra une partie de ce discours dans Lionel Groulx, « Les origines de Ville-Marie », *L'œuvre des Tracts*, 271 (janvier 1942), 1–9.
 4. Cette brève définition est tirée d'une réflexion plus large sur les identités par Ross Poole, « National and other identities » dans Ross Poole, *Nation and Identity*, Londres, Routledge, 1999, 44–82.
 5. Définition extraite de l'article de Pierre-Yves Saunier, « Que faire du localisme? L'institutionnalisation d'une identité locale : Lyon au XIXe siècle » dans Vincent Dubois et Philippe Poirrier, dir. *Politiques locales et enjeux culturels. Les clochers d'une querelle XIXe–XXe siècles*. Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1998, 32.
 6. Nous empruntons ici l'expression utilisée par l'historien Norman Knowles dans son étude du loyalisme ontarien. Voir Norman Knowles, *Inventing the Loyalists. The Ontario Loyalist Tradition & the Creation of Usable Pasts*, Toronto, University of Toronto Press, 1997.
 7. Voir les collectifs de Pierre Nora, dir. *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984, 3 volumes; et d'Eric Hobsbawm et Terence Ranger, dir. *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983; les sciences sociales offrent un grand nombre d'étude sur le sujet, mentionnons rapidement l'ouvrage fondateur de Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, 2e éd. Paris, Presses Universitaires de France, 1968 [1950]; l'ouvrage de Victor Turner, dir. *Celebration, studies in festivity and ritual*, Washington D.C., Smithsonian Institution Press, 1982; finalement, pour un bilan bref, mais complet des débuts de ce champ de recherche en histoire, voir Nicholas Roger et Adrian Shubert, « Introduction : Spectacle, Monument, and Memory », *Histoire sociale/Social History*, 29 (novembre 1996), 265–73.
 8. Saulnier, 1998, 31.
 9. Saulnier, 1998, 31.
 10. Voir par exemple Benedict Anderson, *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. Londres, Verso, 1993; John R. Gillis, dir. *Commemorations: The Politics of National Identity*, Princeton, Princeton University Press, 1994; et Jonathan F. Vance, *Death So Noble: Memory, Meaning and World War One*, Vancouver, UBC Press, 1997.
 11. Dans un court commentaire se rapprochant de ce sujet, Carlo Ginzburg met en relief cette question dans ces termes : « Two features of anthropologists' work have had a powerful impact on a good number of historians : the emphasis on cultural distance, and the attempt to overcome it by emphasizing the inner coherence of every aspect of societies widely different from our own. » Carlo Ginzburg, « Anthropology and History in the 1980s », *Journal of Interdisciplinary History*, 12, 2 (automne 1981), 277.
 12. Un problème évoqué par Jonathan F. Vance, « 'Today they were alive again' : The Canadian Corps Reunion of 1934 », *Ontario History*, 87, 4 (décembre 1995), pp. 327–34.
 13. Cette question est couverte avec lucidité dans Éric Amyot, *Le Québec entre Pétain et De Gaulle. Vichy, la France Libre et les Canadiens français, 1940–1945*, Montréal, Fides, 1999, 14–19.
 14. Voir R. Douglas Francis et al., *Destinies. Canadian History Since Confederation*, 2e éd. Toronto, Holt, Rinehart and Winston of Canada, 1992; Michiel Horn, *The dirty thirties: Canadians in the great depression*, Toronto, Copp Clark Pub. Co., 1972; Irving Abella et Harold Troper, *None is Too Many Canada and the Jews of Europe, 1933–1948*, 3e éd. Toronto, Lester, 1991 [1983].
 15. Voir Roger E. Riendeau, « A Clash of Interests : Dependency and the Municipal Problem in the Great Depression », *Revue d'études canadiennes*, 14, 1 (printemps 1979), 50–58; Randall White, *Ontario 1610–1985. A political and economic history*, Toronto, Dundurn Press, 1985; James T. Lemon, *Toronto since 1918: an illustrated history*, Toronto, Lorimer and National Museum of Man, 1985.
 16. Ces informations biographiques sont essentiellement tirées du site web des archives nationales du Congrès juif canadien. [<http://www.cjc.ca/archives/arcguideE.htm#-E->] Il existe également une biographie plus extensive du rabbin : Avi M. Schulman, *Like A Raging Fire: a biography of Maurice N. Eisendrath*, New-York, UAHC Press, 1993.
 17. On retrouve toutefois une copie du discours analysé ici dans le fond d'archives municipales touchant à l'organisation et à l'exécution des fêtes : Toronto, Archives de la ville de Toronto, RG 250, série 1, boîte 5, dossier 1.
 18. Poste confirmé par Jean-Paul Héroux, *Troisième centenaire de Montréal. 1642–1942. Compte-rendu des fêtes*, Montréal, La commission du IIIe centenaire de Montréal, 1942.
 19. Voir Genviève Auger et Raymonde Lamothe, *De la poêle à frire à la ligne de feu*, Montréal, Boréal Express, 1981; J.-Y. Gravel, *Le Québec et la guerre*, Montréal, Boréal Express, 1974.
 20. « Au début du siècle, Montréal était incontestablement la métropole du Canada. Après la Première Guerre mondiale, sa domination est de plus en plus remise en question. Toronto lui dispute le contrôle de l'économie canadienne en même temps qu'émergent de nouvelles métropoles régionales... » Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, 2e éd. Montréal, Boréal, 2000 [1992], 286.
 21. Annick Germain et Damaris Rose, *Montréal : the quest for a metropolis*, Toronto, Wiley, 2000, 29.
 22. Voir Paul-André Linteau, René Durocher et Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*. 2e éd. Québec, Boréal Express, 1989 [1986]; Margaret W. Westley, *Grandeur et déclin. L'élite anglo-protestante de Montréal, 1900–1950*, Montréal, Libre expression, 1990; Jean Hamelin et Nicole Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois, Le XXe siècle. Tome 1. 1898–1940*, Montréal, Boréal Express, 1984.
 23. Voir Michel Veyron, « Lionel Groulx », *Dictionnaire canadien des noms propres*, Montréal, Larousse, 1989, 273–74; Ronald Rudin, *Faire de l'histoire au Québec*, Sillery, Québec, Septentrion, 1998.
 24. « Et il est vrai qu'avant les années 1970, alors que survinrent les révisionnistes, l'historiographie québécoise s'attachait essentiellement au Régime français ou aux années qui suivirent immédiatement la Conquête. » Rudin, 1998, 70.
 25. Michèle Dagenais, *La démocratie à Montréal. De 1830 à nos jours*, Montréal, Ville de Montréal, 1992, 11. Toronto, Archives de la ville de Toronto, RG 250, série 1, boîte 11, dossier 12, lettre de H.R. Alley à Arthur Sauvé datée du 9 novembre 1932.
 26. Voir à ce sujet l'article de Fernande Roy, « Une mise en scène de l'histoire. La fondation de Montréal à travers les siècles », *RHAF*, 46, 1 (été 1992), 7–36.
 27. Fernande Roy énumère la plupart des sources ayant servi à Groulx: essentiellement Dollier de Casson, *L'histoire de Montréal*, publié par la Société historique de Montréal, 1868; Étienne-Michel Faillon, *Histoire de la colonie française en Canada*, Ville-Marie, Bibliothèque paroissiale, 1865; et l'abbé J.-B.-A. Ferland, *Cours d'histoire du Canada*, Québec, Augustin Côté, 1861. Roy, 1992, 11–13.
 28. Statut qu'avait déjà connu Newark, que Simcoe occupera peu de temps avant de s'établir à York. Kingston était la ville initialement privilégiée par le lieutenant-gouverneur comme capitale potentielle du Haut-Canada. White, 1985, 66.
 29. Ces célébrations et les manœuvres politiques et idéologiques l'entourant sont couvertes en détails par Norman Knowles, 1997, 67–90.
 30. Eisendrath, 1934, 4.
 31. Expression utilisée d'ailleurs par Armstrong dans F.H. Armstrong, *Toronto, the place of meeting*. Toronto, Windsor Publications, 1983.
 32. Eisendrath, 1934, 5–6.
 33. Esdras Minville, dir., *Notre milieu : aperçu général sur la province de Québec*, Montréal, Fides, 1942; Esdras Minville, dir., *Montréal économique :*

La ville au cœur de la nation

étude préparée à l'occasion du troisième centenaire de la ville, Montréal, Fides, 1943.

34. Raoul Blanchard, *L'ouest du Canada français : Montréal et sa région*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1953.
35. Par exemple l'ouvrage très nationaliste de Camille Bertrand, *Histoire de Montréal*, Montréal, Beauchemin, 1935–42, 2 tomes.
36. Groulx, 1940, 3.
37. Groulx, 1940, 3.
38. Groulx, 1940, 3.
39. Voir Denis Martin, *Portraits des héros de la Nouvelle-France. Images d'un culte historique*, Montréal, Hurtubise HMH, 1988; Léo-Paul Desrosiers, *Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve*, Montréal, Fides, 1967; Hélène Tremblay, *Historiographie de Marguerite Bourgeoys aux XVIIe et XVIIIe siècles*, thèse de M.A. (histoire, Université de Montréal, 1967; Paul Desjardins, *La vie toute de grâce de Jeanne Mance, fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Montréal et première infirmière laïque*, Montréal, éditions Bellarmin, 1979.
40. Linteau précise : « Déjà, vers 1930, des observateurs constatent la désaffection des fidèles et soulignent que, pour plusieurs, la pratique religieuse n'est plus qu'une question de convenance ou de conformisme. Certes, l'Église parvient encore à organiser de grands rassemblements, comme cette manifestation qui réunit 100 000 hommes en 1936, en faveur des francistes de la guerre d'Espagne, ou encore ces nombreux pèlerinages à l'oratoire Saint-Joseph. Mais la désaffection se poursuit. » Linteau, 2000, 342–43.
41. Groulx, 1940, 6–7.
42. Groulx, 1940, 8.
43. Groulx, 1940, 7.
44. Choix qui était manifestement mauvais compte tenu de l'occupation répétée de la ville par les soldats américains durant la guerre de 1812.
45. Anthony P. Cohen, *The Symbolic Construction of Community*, Londres, Routledge, 1985, 12.
46. Eisendrath, 1940, 4.
47. Groulx, 1940, 10.
48. Groulx, 1940, 11.
49. Groulx, 1940, 13.
50. Voir par exemple Yael Zerubavel, « The Historic, the Legendary, and the Incredible: Invented Tradition and Collective Memory in Israel », dans John R. Gillis, dir. *Commemorations: The Politics of National Identity*, Princeton, Princeton University Press, 1994, 105–23; Knowles, 1997; Vance, 1997.
51. Eisendrath, 1934, 6.
52. Rappelons que son premier maire est William Lyon Mackenzie, figure de proue du réformisme radical dans un gouvernement municipal majoritairement conservateur et un des chefs de la rébellion du Haut-Canada en 1837. Voir Aileen Dunham, *Political Unrest in Upper Canada*, Toronto, McClelland and Stewart, 1963.
53. Eisendrath, 1934, 8.
54. Eisendrath, 1934, 11.
55. Eisendrath, 1934, 12.
56. Groulx, 1940, 20.
57. Groulx, 1940, 24.
58. Les termes utilisés à ce sujet par Groulx valent la peine d'être cités *in extenso* : « Oh!, je le sais, les quelques arpents carrés de la Place d'Youville, dont un peuple moins oublieux que le nôtre eut fait un enclos sacré, le progrès moderne les a joliment défigurés et encombrés. Pour marquer l'emplacement de la première enceinte de Ville-Marie, et perpétuer le souvenir des idéales journées des 17 et 18 mai 1642, vous ne trouverez qu'un obélisque crasseux et penchant comme la tour de Pise, symbole, sans doute, de nos hauts soucis d'Athéniens et de notre patriotisme si rigide et si vertical. » Groulx, 1940, 23.
59. Voir Michèle Dagenais, « Entre tradition et modernité : Espaces et temps de loisirs à Montréal et Toronto au XXe siècle », *Canadian Historical Review*, 82, 2 (juin 2001), 308–30.
60. Voir S.N. Eisenstadt, « The Order-Maintaining and Order-Transforming Dimensions of Culture » dans Richard Munch et Neil J. Smelser, éd. *Theory of Culture*, Berkeley, 1993, 64–87; Peter Goheen, « Symbols in the Streets : Parades in Victorian Urban Canada ». *Urban History Review*, 18, 3 (février 1990), 237–43.
61. Groulx, 1940, 16.
62. Cette idéologie, souvent critiquée ou tenue responsable de tous les maux du Québec, est présentée de manière caricaturale dans Jacques Lacoursière et Jacques Mathieu. *Les mémoires québécoises*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1991; et de manière plus équilibrée dans Jocelyn Létourneau, « Pour une révolution de la mémoire collective », dans Jocelyn Létourneau, *Passer à l'avenir. Histoire, mémoire, identité dans le Québec d'aujourd'hui*, Montréal, Boréal, 2000.
63. Groulx, 1940, 22.
64. Groulx, 1940, 22.
65. Voir la thèse qu'en a tiré France Lord, *La muette éloquence des choses : collections et expositions missionnaires de la Compagnie de Jésus au Québec, de 1843 à 1946*. Thèse de Ph.D. (Histoire), Université de Montréal, 1999.
66. Eisendrath, 1934, 14.
67. Eisendrath, 1934, 16.
68. Dagenais, 2001, 309.